Je suis là, installée devant ma tablette sur le canapé du salon, invitée à partager le mur du facebook de mon fils allongé sur son lit dans sa chambre.
Le regard figé sur les post cumulés, les commentaires et les images apparaissent, incroyable pêle-mêle de vues livrées sans filtre et sans égard.
Lui, est enthousiaste, me vante ces nouveaux réseaux qui lui servent à communiquer avec des gens du monde entier, cette source de cultures et d'informations inépuisable sans cesse renouvelée alimentée en temps réel.
Et puis, alors que mes doigts glissent sur le clavier, les images continuent de défiler et parmi elles, celles d'autres murs tout sauf virtuels ceux-là. Depuis le début du 21ème siècle, ils sont là de plus en plus nombreux érigés. Aucun continent n'est épargné, chaque communauté explique, argumente, le besoin de s'isoler, se protéger.
Il s'étonne de mon silence, de mon absence de commenter…
Je ne peux me défaire de toutes ces fenêtres ouvertes sur lesquelles se dressent :
Les Murs de la peur, barbelés,
Les Murs de la haine, électrifiés,
Les Murs de la honte, élevés,
Les Murs de prisons, encerclés.
La collection s'intensifie, et là sur mon écran les Murs continuent de défiler :
Murs au pied desquels des milliers de gens attendent épuisés,
Murs derrière lesquels des milliers de gens s'accumulent stoppés,
Murs devant lesquels des milliers de gens se prosternent courbés,
Murs le long desquels des milliers de gens courent cherchant une issue pour se faufiler,
Murs à l'intérieur desquels des milliers de gens se terrent emprisonnés.
Alerté par mon mutisme, il vient me rejoindre sur le canapé. Sollicitant une réponse devant mon air sombre, il jette un oeil sur mon écran et semble alors happé par ce patchwork inimaginable, évocateur d'une autre humanité.
C'est alors que je m'empare à nouveau de l'écran, et tape fiévreusement sur le clavier « Mur de Berlin ». Je lui parle alors de ce rêve éveillé en1989, de cette intense émotion à la vue de ce mur brisé des deux côtés, de cet immense espoir partagé, de ces scènes de liesse, de ce vent soudain de liberté.
Toutes ces photos publiées confirment l'absurdité, pour un mur tombé d'autres se sont élevés.
Je me refuse à comprendre ce qui justifie toutes ces séparations, ces clôtures, ces murailles, ces remparts, telles des forteresses infranchissables.
Elles nous confinent, nous rapetissent et nous emprisonnent. Attention ! Espace limité.
Les murs de mon enfance entouraient la cour de l'école et le potager du voisin, étaient recouverts de lierres et de mousses, les oiseaux y abritaient leur nid, les lézards y serpentaient puis disparaissaient. Je les escaladais et m'y installais à califourchon pour dominer le quartier et voir au-delà du bout de mon nez.
Je faisais le mur la nuit tombée, seulement pour braver l'interdit et retrouver les copains le temps d'une échappée organisée. L'attrait de l'aventure passé, nous retournions à nos lits douillets nous promettant de recommencer.
Plus tard, je les taguais, les recouvrais de slogans et d'affiches.
Puis, je découvrais ces murs qui cloisonnent l'esprit, ces limites à ne pas franchir, ces barrières dressées entre nous pour un désaccord, ces certitudes livrées comme des savoirs obligés.
Je pensais m'être affranchie depuis de ces labyrinthiques pensées.

Je découvre consternée que je me suis fourvoyée à force de croire que la société n'avait de cesse de vouloir évoluer, alors même qu'elle ne discerne plus la réalité qu'à travers des écrans interposés. L'humanité aurait-elle définitivement perdu de sa superbe et de sa capacité à rêver ?
Mon fils a éteint l'écran, posé la tablette sur la table basse et s'est levé.
Il m'invite à le rejoindre et regardant le fond du jardin à travers la baie vitrée, me dit :
« Ce soir, maman, on fait le mur, je t'emmène pour une virée nocturne, je veux partager avec toi le parfum de la liberté ! ».